

Jeu est un autre

Jacques Brault

Volume 28, Number 2 (164), April 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31033ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brault, J. (1986). Jeu est un autre. *Liberté*, 28(2), 107–113.

Ô SAISONS, Ô CHÂTEAUX

JACQUES BRAULT

JEU EST UN AUTRE

Oui, je sais: le calembour (disait justement l'autre) est la fiente de l'esprit. Convenons, très chers, qu'en l'occurrence vous serez la statue et moi le pigeon. Vous vous offusquez? Alors, que penseriez-vous de ce titre: «Oh les beaux joueurs»? Ne faites pas la moue; trêve de titreries, et sans plus tarder allons nous amuser comme des petits fous. Quoi? Vous ne voulez pas jouer avec moi? Tant pis. La fée occasion ne passe pas deux fois par le même matin.

Quand je longe la grille d'une cour d'école, je finis pas m'arrêter, dans l'espoir que sonne la cloche de la récréation. Bientôt des gamins et gamines surgissent, hurleurs heureux, et se répandent partout comme des poux. Et l'envie me prend de les rejoindre, de courir après un ballon ou de marcher en équilibre sur une poutre imaginaire. Pour le vertige; pour la dépense. Et pour l'ascèse jubilatoire qui carnavalise le corps et l'esprit quand on s'abandonne aux jeux strictement réglés comme les billes, les quatre coins et la cache-cache. Il ne faudrait pas me pousser très fort pour que j'escalade la clôture et entre dans les anciennes rondes des petites filles, *Gentil coquelicot*, *Dansons la capucine*, mais ces plaisirs incantatoires maintenant sont oubliés.

J'en étais là, un jour morose, lorgnant une bambine (comme Lewis Carroll?) qui sautait à la corde et se psalmodiait un programme de vie folâtre (la comptine m'était inconnue), lorsque sur mon épaule s'écrasa la main de la justice policière. L'agent vers qui je me tournai de force n'avait pas envie de rire.

Dans son regard défilait des accusations muettes (pour l'instant): maniaque, ravisseur, pédophile, etc. Je sentis que la pomme d'Adam me remontait entre les amygdales et, pour me donner une contenance, je désignai la fillette en murmurant: «Elle est charmouille... Pardon, je bafante!» Le représentant de l'ordre roula des yeux d'ogre en sacrant comme un matou en colère et d'un coup de moustache m'ordonna de circuler. Ce que je fis en prenant bien garde de marcher sur l'ombre gendarmée (à cause des maléfices).

Très chers, ne chuchotez pas dans mon dos; je vous ouïs distinctement. Non, je ne me gagaïse pas. Je me reconnais joueur de naissance. Tout me fait signe d'improviser quelque jonglerie, au moins intéressante. Il arrive que je me prenne au jeu comme on se prend les pieds dans un tapis. Le même agent de malheur m'a mis la main au collet après une furieuse partie de balle que se disputaient des garçons du quartier où je travaille. Pour ma défense, je dois préciser que je déambulais fort légalement, au su même du vicieux gardien de la vertu des petites filles, quand une balle de caoutchouc dur vint bondir devant moi puis se réfugier dans ma main. Le policier, de l'autre côté de la rue, aboya: je devais sans tarder rendre l'objet à leurs propriétaires qui criaient à tue-tête. Je m'empressai de faire mon devoir civique. Mais, est-ce ma faute si en lançant la balle quelque chose en moi se défit et me délia? Tant et si bien que mon bras suivit la balle et mon corps entier mon bras. Je retombai au milieu des joueurs et la partie redoubla d'ardeur. Bien entendu, arriva ce qui devait arriver. Je fracassai, par balle interposée, la belle et grande vitrine de magasin où aimait se mirer mon persécuteur assermenté. L'amende fut généreuse.

Passait par là un autre de mes ennemis préférés. Qui à l'oreille me glissa: «Vous n'êtes pas assuré, hein!» — «Euh... non, pas précisément...» — «Je m'en doutais. Vous demeurez loin?» — «Je travaille juste à côté.» — «Allons-y». C'est ainsi que dans mon bureau pénétra un vrai pot de colle. L'esprit de pesan-

teur selon Nietzsche, j'allais m'y engluer pendant des heures. Finis les jeux et les enjouements, je redevais prisonnier d'un triste moi-même.

Connaissez-vous, très chers, le bonheur de se raconter des histoires? C'est une occupation — que dis-je? c'est un travail — que méprisent les intellects critiques, car, voyez-vous, il est un temps pour le mol imaginaire et un temps pour le sérieux solide. Un adulte qui endure en son for intérieur des résidus d'enfance devrait consulter un psychiatre. Pour moi, le temps ne s'est pas rompu et la puériorité, ses lieux magiques et ses personnages fantastiques, ce monde hors du monde, m'habite toujours. Et je m'en porte à merveille, sans frais aucun.

Donc, tandis que mon vendeur de prévoyance débitait des horreurs chiffrées, après avoir pris soin de me clouer sur ma chaise grâce à une pile de dossiers négligemment jetés sur mes genoux, je laissais mon regard s'évader par la fenêtre vers les toits plats et tranquilles où picorait des moineaux, et je me redisais en compagnie du délicieux Ranetsu cette histoire naturelle et surnaturelle:

*Sur les brins d'herbe
Marchez, amusez-vous,
Gouttes de rosée*

Le «faire-semblant» constitue le germe, l'embryon de toutes les attitudes propres à la fonction ludique. Je le sais d'expérience, comme tout enfant qui tâche de se survivre. Mais la fiction comporte ses servitudes. Certains jeux à valeur initiatique imposent des épreuves pénibles. Il arrive aussi que la tricherie gangrène la semblance. Le poker, que je pratiquai en mes nuits de jeunesse studieuse, est l'exemple parfait du simulacré à plusieurs, où il faut tromper le trompeur. Les sports de compétition offrent en spectacle les héros d'une pseudo-guerre propice à tous les investissements symboliques. Mon vis-à-vis, semblait-il, n'ignorait rien de mes savantes pensées. Il m'entretenait de feu, vol et suicide, recensait les diverses possibilités de catastrophes et dirigeait de mon côté des colonnes de statistiques qui me semblaient une

armée de bestioles patimandibulaires en marche vers mon manque d'assurance. Un rire soudain dissipa le mauvais charme. C'était mon ami de toujours, le vieil Issa, un secret compagnon de jeux encore plus secrets, qui disait par ma bouche:

*J'ai emprunté ma chaumière
Aux puces et aux moustiques
Et j'ai dormi*

Ah! très chers, par ce sommeil à la fois complice et impavide, je me sentais libéré. Le porte-feuille déguisé en homme s'indigna et devint agressif. Je ne comprenais pas l'enjeu véritable. Il y allait de ma famille, de ma maison, de ma voiture, de mes perruches. J'avais une attitude défaitiste. Seuls les «winners» à l'instinct de tueur parvenaient à terrasser l'adversité. Je devais me montrer responsable. J'étais joueur? Très bien, on allait m'exposer la théorie des jeux. Et rirait bien qui rirait le dernier. Très chers, ne me demandez surtout pas un résumé de cette fameuse théorie par quoi l'on analyse, paraît-il, les confrontations militaires, les stratégies économiques et divers rapports de force. Tout ce que j'en ai retenu, et qui m'a séduit, concerne le meilleur moyen pour qu'on ne puisse deviner ce que vous allez faire. Il suffit que vous l'ignoriez vous-mêmes. Voilà qui ne me demande aucun effort. Après tout, je fais chaque jour semblant d'être ce que je ne suis pas, et je me fiche allègrement de l'autre que je suis sensé être en définitive. Comment s'y reconnaître? En s'oubliant. Shiko écrit ceci, que j'adore:

*Sur les fleurs de lotus
Pisser,
O — Bouddha*

Le lotus étant la fleur sacrée du bouddhisme, on devine l'inconvenance du geste et son mépris de toute considération. D'ailleurs, le lotus lui-même naît de la pourriture. C'est cela, jouer. On en devient demiurge de sa propre abolition. Au cours de ma vie, j'ai pratiqué divers jeux, seul ou avec d'autres, connus ou inventés. Si je n'ai jamais réussi à comprendre les subtilités du bridge, je me suis usé la tête et le derrière

(antithèse ou synthèse?) à jouer aux échecs. Et que dire des dés? Rien de plus que les *Védas* qui leur consacrent un hymne de belle venue. Entre des séances de dominos et des concours de turlupinades au goût douteux, j'ai fait du tennis, j'ai participé aux modernes fêtes des fous et de l'âne que sont les lancements et les vernissages. Ce rapide *curriculum vitae*, très chers, je ne vous l'inflige ici que pour me distraire de l'énergumène qui paraît vouloir finir ses jours dans mon bureau. Il s'est sans doute pourvu d'une solide assurance contre la vieillesse. Pour l'instant, il calcule ce que pourrait me rapporter un écrasement de planeur sur l'Everest ou un naufrage de jonque dans la mer de Chine. Je le laisse confronter dommages et indemnités.

Je me reporte par le souvenir loin en arrière. Nous l'appelions Bibitte. Il enseignait la biologie. Deux longs poils blancs, excroissances de sourcils, lui mettaient au front des antennes que je trouvais attendrissantes. Ce jésuite était vraiment une «Bête à bon Dieu», il était naïf et confiant comme un chaton, il avait les yeux fondants d'un gros chien inaimé. Sa distraction légendaire, pendant les cours, le transportait ailleurs, dans un pays par lui seul habité, où la vie n'avait plus rien de cruel. Nous l'écoutions d'une oreille distraite. J'avais imaginé, avec des camarades, d'organiser des courses de tortues au fond de la classe. Celle-ci était entourée d'aquariums et de terrariums. Nous parions des cigarettes ou une tablette de chocolat. La tortue gagnante était la première à parvenir au pied de la tribune où Bibitte, qui n'y voyait goutte, admirait des étoiles de mer. Ce vieil homme enfantin savait tout de notre manège. Il nous le prouva un jour, ma tortue s'étant égarée près de la porte où un salaud de concurrent avait placé une feuille de salade, en nous récitant à l'improviste cette Chantefable de Desnos:

*Je suis la tortue et je suis belle
Il ne me manque que des ailes
Pour imiter les hirondelles*

Nous en restâmes ébahis. La pauvre coccinelle se montrait plus fine que les prétentieux pucerons.

Tout est jeu, affirme Huizinga dans *Homo ludens*. Tout, absolument tout? J'en doute (mon autocollant d'assureur me suggère: «Prenez une assurance là-dessus»). Si l'on entend par «jeu» une ruse où l'irrationnel se donne les apparences du rationnel, oui, je l'admets: économie, politique, morale, etc., tout est manière de se jouer de l'autre en se jouant de soi-même (et inversement). Mais dans cet abus ou alibi généralisé, je perçois une insuffisance. Il faudrait plutôt revenir à l'antique image du *theatrum mundi* où chacun d'entre nous tient son rôle, masqué, costumé, mi-pantin, mi-marionnette. Et qui donc tire les ficelles? L'autre de l'autre, c'est-à-dire je (que ces histoires de pronoms sont compliquées). Le sutra Kégon m'approuve:

Vivre et mourir

La vie et la mort sont le paradis

Vie et mort sont le terrain de jeu des

boddhisatvas

Ici et maintenant est un bon endroit pour jouer

Là-dessus je bondis de ma chaise, les dossiers explosent d'ennui et mon bavard pour une fois se tait. Je lui déclare illico que j'accepte tout ce qu'il voudra s'il résout l'énigme de cette charade: «Mon premier se sert de mon dernier pour manger mon entier». Il demeure coi. J'en profite pour ajouter, dans un sourire suave: «il y a du chien là-dedans». Il donne sa langue au chat. Il n'est pas assuré contre ce genre de situation. Il se décolle enfin tout en marmonnant des regrets où j'entends «police d'assurance», association de mots qui a l'heur de soulever mon ire et dans un geste las (car l'heure est tardive) je lui montre la porte, qu'il emporte.

Je reste songeur. Un farfadet passe dans le couloir et m'invite à le suivre. Ça recommence... Ne vous inquiétez pas, très chers, de ma santé mentale. Le jeu tient fondamentalement au jeu qu'il y a entre le joueur et son jeu. C'est le principe du thermostat; ou le secret de la régulation psychique. Les êtres tricotés

serré finissent par mourir d'asphyxie. Le jeu des jeux est une facilité à se mouvoir en soi-même. Il y faut un brin de folie, pas mal d'aptitude à tourner les faits à l'envers, beaucoup d'attention à ce qui est inutile. Ainsi s'efface graduellement la nécessité, son cortège d'affaires pressantes déraile et le moment éternel de l'instant présent investit le joueur de sa vie et de sa mort (où est la différence?).

L'une des grandes tristesses de mon enfance fut de ne pouvoir jamais faire voler un cerf-volant. Mon père m'en fabriqua plusieurs. Mais il était malhabile. Et pauvre. Plus tard, je voulus apaiser cette douleur qui ne m'avait pas quitté. Dans une boutique spécialisée j'acquis un chef-d'œuvre de cerf-volant. Pendant le retour, il me fut impossible d'éviter les commentaires des curieux où revenait ce leitmotiv: «Votre petit garçon sera content». Et plus j'allais, plus la douleur réveillée s'intensifiait. Je n'avais pas de petit garçon. J'étais à moi-même mon petit garçon. Je me sentis ridicule comme un vieux beau. Je donnai mon cerf-volant à un enfant du voisinage. Il le fit voler du premier coup, en pleine rue. Et ma douleur monta bien haut, bien plus haut que tous les désirs. A travers mes yeux voilés encore, j'eus l'illusion que le cerf-volant se détachait, et le sublime *haïku* de Seishi me revint en mémoire comme parfois, avant de m'endormir, un reste de la voix de ma mère qui me console sans excès de douceur.

*Le fil du cerf-volant
Invisible au ciel
Au doigt: visible*

Très chers, voilà bien l'âme du jeu, où les choses et les êtres s'attachent et se détachent simultanément, parce que c'est toujours trop et pas assez, parce que si une feuille tombe, elle blesse ce monde de transparence, mais en apparence seulement. Et tant dure l'éphémère qu'à la fin il commence.